

Deux images persistantes de l'amour

« Le discours d'Aristophane » dans *Galileo*, de Claire Pelletier, Paroles de Marc Chabot, musique de Pierre Duchesne et Claire Pelletier, éditions du Chevalier perdu, coffret de 1 CD et livret de 16 p.

« Pétrarque » dans *Anthologie sonore de la pensée française* d'Étienne Gilson, Frémeaux et associés, coffret de 6 cd et livret de 39 p.

Jean-Claude Rochefort

Number 198, September–October 2004

Les variables de l'amour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19053ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rochefort, J.-C. (2004). Deux images persistantes de l'amour / « Le discours d'Aristophane » dans *Galileo*, de Claire Pelletier, Paroles de Marc Chabot, musique de Pierre Duchesne et Claire Pelletier, éditions du Chevalier perdu, coffret de 1 CD et livret de 16 p. / « Pétrarque » dans *Anthologie sonore de la pensée française* d'Étienne Gilson, Frémeaux et associés, coffret de 6 cd et livret de 39 p. *Spirale*, (198), 36–37.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

DEUX IMAGES PERSISTANTES DE L'AMOUR

« LE DISCOURS D'ARISTOPHANE » dans GALILEO de Claire Pelletier

Paroles de Marc Chabot, musique de Pierre Duchesne et Claire Pelletier, éditions du Chevalier perdu, coffret de 1 CD et livret de 16 p.

« PÉTRARQUE » dans ANTHOLOGIE SONORE DE LA PENSÉE FRANÇAISE d'Étienne Gilson

Frémeaux et associés, coffret de 6 cd et livret de 39 p.

DANS UN troublant passage de ses *Correspondances*, Walter Benjamin évoque — il en est question à quelques reprises dans ses écrits — son envie irrépressible de se libérer du poids de son existence et d'en finir une fois pour toutes. Il affirme qu'il pourrait désormais quitter ce monde parce qu'il aura connu l'amour véritable au moins deux fois dans sa vie. Dans l'une de ces expériences amoureuses marquantes, il prétend avoir eu l'impression très nette de s'être substitué entièrement à l'être aimé. Que l'auteur des célèbres *Thèses sur l'histoire* assimile les affections du cœur à un phénomène de transmutation corporelle et spirituelle — habiter pour un temps le corps et l'esprit d'une femme —, ne manque pas d'étonner.

Pourtant, on retrace dans cette éclipse momentanée du moi au profit d'une autre conscience l'incarnation du mythe de la *fusion* dans la relation amoureuse. Lorsque du fruit de la rencontre entre deux sujets on obtient un *un* apparemment indissoluble, l'Un : c'est le discours d'Aristophane qui resurgit tel un phénix. S'installe alors une conception symbiotique de l'amour tournée vers un temps originaire et édénique disparu, un temps où homme et femme ne se cherchaient plus aveuglément comme aujourd'hui dans les petites annonces, un temps où ils n'avaient pas eu à se trouver car ils n'avaient pas encore connu d'autre état que celui d'être soudés l'un à l'autre comme les deux faces d'une grande roue. Ce temps où l'amour était représenté comme un disque dévalant les collines dans un état de félicité éternelle, ce temps-là de l'amour-fusion a fait les révolutions qu'il avait à réaliser : il est dorénavant révolu.

Malgré tout, l'image inventée par Aristophane, l'homme de théâtre honni par Platon, persiste. C'est une image résiduelle qui reste gravée dans nos mémoires et forme un puissant archétype de référence. Depuis la grande séparation, homme et femme sont condamnés à se chercher mutuellement. Et cette quête, cruel châtiement des dieux s'il en est et qui va bien au-delà d'un vieux fantasme hermaphrodite, ronge et dévore les âmes contemporaines. Cette quête, le professeur de philosophie Marc

Chabot l'a mise en parole dans une chanson de l'album *Galileo* (2000) de Claire Pelletier. Ayant justement pour titre *Le discours d'Aristophane* (musique de Pierre Beuchèsne et Claire Pelletier), le refrain claironne les pensées suivantes : « *Tous tranchés par le milieu / Le désir devint*

moitié d'astre, ne se définit plus que par le manque. La présence-absence de la moitié éclipsée, c'est la dimension négative par excellence, le creux qui fait sans cesse défaut à l'amour pour être parfait : « *Ces moitiés qui se cherchent, c'est encore nous, c'est beaucoup nous*



Claire Pelletier, *Galileo*, 2000.

mystère / Tous tranchés par le milieu / L'amour tomba sur la terre. / Chacun cherchant sa chacune / Et pleurant fort son infortune / Chacun cherchant sa chacune / Et l'amour devint une demi-lune ». Le recours à l'image de la demi-lune dans la dernière strophe fonctionne à merveille puisque l'amour, une fois réduit à une

par les temps qui courent », écrit Marc Chabot en guise de prélude aux paroles de la chanson reproduites dans le beau livret qui accompagne le disque. « *Par les temps qui courent* », termine-t-il. Comme si l'amour, à l'instar du temps qu'il fait dehors, était devenu plus « variable » et capricieux depuis la fatidique rupture inaugurale.

Il convient de souligner cette production musicale à l'intérieur de ce dossier spécial sur l'amour car il est rarissime de nos jours que des paroles de chansons soient directement inspirées du répertoire philosophique de l'Antiquité. En effet, s'il est un domaine artistique où l'on se complait à croire que l'amour n'est qu'affaire d'émotions pures, de sentiments pas-



Justus von Gent, *Pétrarque*, postérieure à 1476. Palazzo Ducale, Urbino.

sionnés et de ruptures déchirantes, c'est bien celui de la chanson populaire. Ce qui est mis en parole ici, c'est un discours imagé parmi d'autres dans lequel Platon faisait la démonstration que l'amour, au même titre que les autres phénomènes de la vie psychique et physiologique, est un objet qu'on peut traiter rationnellement et finir par connaître. Bref, pour en arriver à penser l'amour raisonnablement (ce que l'intervention ontogénétique de Diotime vient confirmer : la procréation procure l'illusion d'immortalité), il suffit de varier les perspectives d'analyse et de les faire jouer entre elles et de les laisser se disputer dans la discussion.

L'album Pelletier/Chabot constitue par conséquent une belle tentative de résistance envers l'opinion courante selon laquelle la philosophie ne s'adresse qu'à l'élite et qu'elle n'arrive jamais

à s'adresser au peuple : « *Ce que le profane ne pardonne pas aux philosophes, c'est de s'emparer des problèmes de tout le monde, de les professionnaliser, de les obscurcir et finalement, de les restituer dans un langage dont tout le monde est exclu* », écrivait Alain Finkielkraut dans *La sagesse de l'amour* (1991). Et évidemment, s'il est un problème qui appartient à tout le monde, c'est bien celui de l'amour. Aussi, c'est ce problème-là qu'on pardonne le moins aux philosophes de s'approprier et de conceptualiser. Dans un article intitulé « *La scène du deux* », (*De l'amour*, Champs/Flammarion, 1999), Alain Badiou résume la position antiphilosophique quand il s'agit des choses du cœur en ces termes : « [...] *l'amour est ce qui se soustrait à la théorie, qu'il est l'intensité de l'existence elle-même, et qu'il n'est capturé que par la ressource de l'art, de la jaculation chansonnière aux subtilités du roman, où il oscille comme nous le savons entre "l'amour toujours", et l'"amour jamais", en passant par "l'amour hélas", s'arrêtant au plus grave, à l'énoncé déchirant dont Jacques Brel a fait sa gloire : "Ne me quitte pas!"* »

Francesco/Laure

La philosophie ne tient pas toujours le langage abscons que l'on prétend et les philosophes, lorsqu'ils se font aussi poètes, peuvent parfois exprimer mieux que quiconque ce que vaut parfois une vie traversée par de dévorantes passions amoureuses : un véritable calvaire. Grâce à des éditeurs comme Frémeaux et associés, la philosophie sait à l'occasion faire entendre les divers registres de ses voix. L'éditeur a publié récemment une *Anthologie sonore de la pensée française par les philosophes du xx^e siècle*. Comme l'écrit Patrick Frémeaux, dans le livret d'introduction, « *L'ouvrage proposé est une porte ouverte sur la pensée et son histoire. Elle apparaît d'autant plus nécessaire dans un monde où la réflexion a été remplacée par une pensée restrictivement (sic) duale et instantanée* ». On trouve de tout dans cette anthologie remarquable. Entre l'enregistrement de trente-sept secondes de Bergson, ruban à peine audible où il est question d'art et Deleuze, qui revient sur son sujet spinozien de prédilection — à l'exemple de la tique, quelles sont les affections possibles du corps (?) —, c'est près d'une vingtaine de philosophes que l'on peut écouter, dans l'ordre ou dans le désordre, et au gré de ses états d'âme. Parmi ce florilège de voix, tantôt cristallines (Althusser), tantôt un peu affectées (Foucault), il y a celle, ineffable, d'Étienne Gilson.

Une perle (!) noyée dans une vaste étendue de respirations érudites.

La voix de Gilson se distingue des autres parce qu'il chante littéralement la tragique histoire d'amour entre Pétrarque et Laure. Son propos est donc parfaitement accordé, il épouse, dans sa forme et dans son rythme, la matière tragico-poétique que nous a transmise Pétrarque : des sonnets relatant une histoire d'amour qui n'a pas eu lieu. Une histoire d'abnégation puisque, persuadé de la sagesse et de la haute moralité des conseils de son ami évêque, Jacques Colonne, Pétrarque renonça pour toujours à l'objet de ses intenses vibrations sentimentales. Par conséquent, c'est à un duel serré entre l'amitié et l'amour que l'on assiste en lisant les sonnets de Pétrarque, un duel où le renoncement à l'unique objet de son amour, Laure, reste vécu comme un châtiment, sinon comme une terrible cruauté du destin (en fait, l'emprise qu'un homme d'église pouvait exercer sur une âme sensible) : « *Si les astres ont quelque pouvoir sur nous, que celui qui a présidé à ma naissance était cruel! [...] Cruelle la beauté dont l'Amour s'est servi pour me tourmenter! Cruel l'amour, à qui je m'en suis plaint tant de fois, qui pour me consoler se contente de me jurer par son arc et par ses flèches, qu'il est plus glorieux, et j'en demeure d'accord, de mourir pour elle, que d'être aimé d'une autre beauté* ».

Mais ce qui frappe par-dessus tout, lorsque l'on écoute le récit chanté et scandé de Gilson, c'est qu'il insiste sur le caractère déterminant, voire cardinal, de la rencontre initiale. L'impression laissée par la première apparition de Laure est demeurée et restera intacte chez Pétrarque. Dès qu'il aperçut Laure, Pétrarque en fut foudroyé et marqué, au sens fort du terme. C'est cette image indélébile, apparue comme une prodigieuse fulguration, qui s'imprima à tout jamais dans son esprit. Même lorsqu'il la revoit plus tard, malade et vieillie, ce qu'il continue de voir et d'admirer, en doux monomaniaque qu'était notre philosophe-poète, c'est le visage d'une grande beauté de Laure, un visage affichant toujours une radieuse jeunesse. Le philosophe humaniste ira même jusqu'à ceindre son front d'une couronne de feuilles de Laurier parce que le nom de cette plante lui rappelle le prénom de l'être aimé. Et qui sait, la couronne de feuilles de laurier l'aidait peut-être à fixer pour l'éternité « l'image » dont il était éperdument tombé amoureux.

JEAN-CLAUDE ROCHFORT